

dépendance. Comment expliquer les différentes modalités de cette pensée, sous l'influence d'un poison cérébral, autrement que par une modification physico-chimique ou histologique des cellules, rétractilité dans la théorie de l'amœboïsme de M. Mathias Duval, modification entraînant naturellement celle de la sensibilité et par suite de la pensée ? Si celle-ci était une manifestation de l'âme raisonnable, si elle était l'exercice d'une faculté supérieure, il faudrait admettre que les manifestations de cette âme, que les modalités de la pensée, varient avec les modifications subies par les cellules, c'est-à-dire par son instrument, en d'autres termes que le principe supérieur est soumis à l'influence de son outil et lui obéit.

Nous savons que si dans l'empoisonnement cérébral, les idées ont une abondance extraordinaire et se succèdent avec une extrême rapidité, elles sont en revanche exagérées et incohérentes, ce qui revient à dire que la raison est diminuée ou même disparaît. Si on devait dans le phénomène de pensée faire intervenir l'âme, on serait amené à reconnaître que sous l'influence d'un poison cérébral, cette âme devient déraisonnable et impuissante à diriger le cours de ses manifestations. S'il y avait une âme, une âme pensante, d'une part il est évident qu'elle ne saurait être à la merci de la matière, que par suite, elle devrait être entièrement hors des atteintes du poison cérébral et ne pourrait pas sous l'influence de celui-ci perdre l'un quelconque de ses attributs ; d'autre part, il est certain qu'elle serait toujours identique à elle-même. qu'elle serait toujours inséparable de la raison ; elle ne peut du reste se concevoir autrement que raisonnable.

De tout ce qui précède, nous tirerons cette conclusion finale : *en dehors des cellules cérébrales vivantes, la pensée n'existe pas.*

LA CONSCIENCE

- I. — Considérations générales.
 - II. — Définitions.
 - III. — Etude du phénomène de conscience.
 - IV. — Conclusions.
-

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La conscience, dans son acception ordinaire, n'est probablement qu'un processus psychique qui accompagne les autres processus s'élaborant dans le cerveau.

La question de la conscience n'a pas été résolue d'une façon bien nette par les auteurs qui s'en sont occupés ; la plupart du temps il ont confondu entre eux : 1° la sensation ; 2° ses divers processus ; 3° le moi sentant ou mieux la connaissance du moi.

M. *Armand Gautier* a écrit, comme nous l'avons vu précédemment, que « les différents processus psychiques sont de pures formes perçues dans les organes mêmes qui en sont le siège » ; que « la pensée, c'est la perception des états intérieurs et de leurs relations ». A quoi *Herzen* a répondu que « cette perception des états internes était une définition de la conscience, et des états de conscience, mais non de l'activité psychique en général qui peut être consciente ou inconsciente ».

Si d'une part il est impossible de ne pas reconnaître avec *Herzen*, que les phénomènes de l'activité psychique sont conscients ou inconscients, on ne peut d'autre part, selon nous, considérer l'image (agrégat de sensations), la pensée agissante (associations d'images), autrement que comme des « visions intérieures » perçues, c'est-à-dire senties, dans le lieu même qui en est le siège. Nous admettons donc l'opinion d'A. Gautier,

mais en la conciliant avec celle d'Herzen de la façon suivante : la vision intérieure qui exige forcément un être sentant peut être consciente ou inconsciente.

Pour nous, la conscience a pour point de départ la sensation. Elle est comme l'image et la pensée un complexus plus ou moins compliqué de sensations ; dès lors il est bien évident qu'on ne peut pas dire après M. Ch. Richet (*Essai de psych. gén.*, p. 108) : « La sensation suppose la conscience, et toutes les fois qu'il y a sensation, nous pouvons dire qu'il y a conscience. »

C'est le contraire que nous pensons être vrai : la conscience suppose la sensation, et toutes les fois qu'il y a conscience il y a sensation. Les matériaux dont est faite la maison ne sont certainement pas la maison, et les chiffres composant l'addition ne sont pas l'addition. M. Pierre Janet, dans son livre *l'Automatisme psychologique*, semble aussi confondre sensation et conscience quand il dit : « La conscience peut exister sans aucun jugement, c'est-à-dire sans intelligence ; l'homme peut sentir et ne pas comprendre ses propres sensations (p. 38). »

Maine de Biran avait parfaitement conçu que la sensation pouvait exister sans la conscience : « Les fonctions vitales ont pour résultat des effets internes appelés sensations animales, modes généraux de plaisir et de douleur qui constituent l'existence de l'animal, lequel pour exister et pour sentir ainsi à son titre propre d'animal, n'a pas besoin de savoir qu'il existe ou s'apercevoir qu'il sent, c'est-à-dire d'avoir la conscience, l'idée de sensation, d'être une personne, un moi constitué un, simple, identique, restant le même, quand la sensation passe et varie. » Et plus loin : « Entre la conscience complète et le mécanisme cartésien il y a place pour des êtres qui ont la sensation sans conscience, sans moi capable de l'apercevoir. » (*Journal intime*, 1877, 139.)

Il est vrai que Maine de Biran ne concevait pas exactement la conscience comme elle peut être conçue à l'heure actuelle. Le titre d'animal lui suffisait pour nier toute conscience, tandis

que M. Ch. Richet et M. Pierre Janet accordent une conscience à l'animal, « et que personne ne doute aujourd'hui de la conscience d'un chien. » (*Pierre Janet*, p. 22.)

Toutefois, Maine de Biran lui-même raconte qu'il eut des discussions avec Ampère, Cuvier, Royer-Collard, et éprouva de la peine à se faire comprendre : « Une sensation pour eux n'était rien si elle n'était pas jointe à la conscience de l'être qui l'éprouve. » (*Journal intime*, p. 139.)

D'autre part, *Despine (Psychologie naturelle)*, *Maudsley*, *Herzen*, *Ch. Richet (Psychologie générale)*, semblent admettre que sensation et pensée n'impliquent pas forcément la conscience.

M. Pierre Janet espère les confondre victorieusement (*Aut. psych.*, p. 22).

Ses arguments, nous l'avons déjà vu pour la pensée consciente, ont été loin de nous convaincre ; aussi, pensons-nous qu'il y a des sensations qui ne sont pas conscientes, et la plupart des psychologues modernes veulent admettre qu'il y a aussi des images et des idées inconscientes.

De ce qu'un être est sentant, c'est-à-dire réagit à une excitation quelconque par des mouvements quelconques ou bien même par des mouvements appropriés coordonnés, il ne s'ensuit pas du tout que cet être soit conscient ; c'est, du reste, ce que déclare M. Ch. Richet, en refusant une conscience à une grenouille décapitée ou décérébrée. La grenouille décapitée dont on pince la patte fait encore des mouvements appropriés. La grenouille décérébrée fait encore la chasse aux vers et aux mouches, tout comme des poissons sans cerveau, ainsi que l'ont observé MM. *Steiner* et *Schrader*. (*V. Ess. de psych.*, Ch. Richet, p. 3 ; *Dict. physiol.*, p. 798.)

Prenons le chien décérébré de Goltz et voyons comment il se comporte : on lui donne un morceau de viande imprégné de sulfate de quinine, il le rejette ; on lui en donne un autre imprégné de lait, il l'avale ; il fait un choix tout comme s'il avait une conscience.

Quelle explication donnerons-nous de ce refus par le chien d'avalier le morceau de viande saupoudré de sulfate de quinine? Voici celle qui nous paraît la plus plausible et la plus satisfaisante. Sous l'influence du sulfate de quinine, *il s'est produit dans les cellules gustatives* une modification intime forcément sentie, puisqu'elle a été suivie d'une réaction traduite par un mouvement de répulsion que nous ne pouvons mieux comparer qu'à celui de notre estomac qui s'obstine à refuser tel aliment qu'il assimile mal tandis qu'il accepte ceux qu'il assimile bien. Le fait de réaction qui semble adapté à une fin, coordonné, se produit grâce aux principes d'évolution et de sélection.

Y a-t-il eu conscience? Non. Cependant, il a dû y avoir modification des cellules nerveuses qui en conserveront le souvenir; cette dernière supposition paraît être fondée puisque l'animal décérébré est, on le sait, susceptible d'une certaine éducation (très infime, il est vrai).

Il a dû y avoir phénomène senti dans le lieu même qui en a été le siège, car sans cela il n'y aurait pas eu rejet de la viande. Tandis que le chien décérébré a rejeté la viande imprégnée de sulfate de quinine, le propre chien de Goltz qui avait son cerveau intact, l'a avalée. Celui-ci sans doute a eu une *sensation quelconque* qui le poussait à rejeter la viande, mais la vue de cette dernière a réveillé en lui une idée, c'est-à-dire un *agrégat de sensations*, qui a été plus forte que la sensation première et qui l'a poussé à avaler. Nous dirons que chez ce chien *cette détermination d'avalier* a pu être accomplie avec une certaine conscience.

Le chien décérébré, au contraire, a agi machinalement sans connaissance; ses cellules impressionnées ont réagi suivant une loi d'évolution et de sélection, sans qu'il ait la moindre conscience. N'ayant pas d'associations de sensations, il n'a pu avoir ni connaissance de la viande, ni connaissance de son moi, et partant, aucune relation ne s'est établie entre ce moi et cette viande.

On peut dire que ce chien était dans tous ses actes aussi bien sans conscience que sans idée; s'il mangeait fort bien ce qu'on lui mettait dans la gueule, il était incapable, il n'avait pas l'idée de rechercher lui-même sa nourriture; tout comme le pigeon de Flourens, il serait mort de faim à côté d'une nourriture alléchante.

« Les mouvements de son corps étaient beaucoup plus continus que chez les chiens normaux qui ne changent de place que pour quelque fin. Si l'on tirait ou pinçait en n'importe quel point le tégument cutané de ce chien, il manifestait son mécontentement par des expressions variées de la voix, grondements, jappements, aboiements furieux, selon le degré d'intensité des excitations, en même temps qu'il cherchait par des mouvements appropriés des membres de la tête et du tronc à se délivrer de la main qui le tenait; s'il n'y réussissait pas, il mordait en tournant sa colonne vertébrale du côté de l'agression; il atteignait pourtant rarement la main qui le tenait; il ne faisait qu'effleurer de ses crocs et mordait à vide; il avait évidemment perdu la faculté de trouver d'une *manière consciente* le point de molestation. »

Les plus douces caresses le laissaient indifférent; toute expression de joie lui faisait défaut.

Cependant chez ce chien les sens étaient conservés, le goût, la vue, l'ouïe, le toucher. Pour chacun de ces ordres de sensations, restaient peut-être un certain nombre de traces, mais ce qui manquait, c'était l'outil pour les associer, pour en faire des représentations mentales, des connaissances inséparables de la conscience.

Il ressort de ce qui précède que connaissance du moi et conscience ne font qu'un. La connaissance marche parallèlement avec le développement du cerveau, et c'est seulement chez l'homme dont les connaissances sont les plus élevées, que la conscience est réellement claire et s'affirme d'elle-même.

Il y a eu confusion, nous le répétons, entre la conscience et la sensation qui forcément est toujours plus ou moins sentie, comme

nous venons de le voir, mais qui, par le fait de ce qu'elle est sentie, n'est pas pour cela forcément consciente.

La sensation nécessite un être sentant, mais qui pour cela n'est pas forcément conscient.

Qu'on appelle perception la sensation consciente, et qu'on réserve le nom de sensation à la sensation inconsciente, peu importe; il y a là une simple question de mot. La sensation est toujours la sensation, qu'on en ait ou qu'on en ait pas conscience.

Mais, qu'est-ce exactement que la sensation? Pour le savoir, nous n'avons qu'à examiner le phénomène qui est ainsi appelé sous ses deux aspects différents.

1° Objectivement, dans ses effets vus, observés; nous trouvons un phénomène de réaction de la cellule nerveuse impressionnée sur ses congénères ou sur les muscles, par l'intermédiaire des nerfs.

2° Subjectivement, dans son essence; même nous apercevons un phénomène senti par l'être vivant et qui est, comme nous l'avons vu au chapitre de la pensée, un phénomène physico-chimique de désintégration et de réintégration cellulaire.

Nous définirons la sensation: l'excitation partie d'un point quelconque externe ou interne, transmise à une cellule ou bien ensemble de cellules, donnant lieu à un phénomène de réaction intime (désintégration ou réintégration) qui se produit dans les cellules mêmes qui sont excitées, et de réaction transmise soit à d'autres cellules nerveuses, soit aux muscles par l'intermédiaire des nerfs centrifuges, donnant ainsi lieu à des mouvements.

Les excitants, les réactions externes, les contractions, les mouvements, c'est ce que nous voyons.

Le phénomène intracellulaire qui donne lieu à une *élaboration* et à des modifications physico-chimiques, c'est le fait *senti*, c'est la « vision interne » consciente ou inconsciente.

Comme nous allons le voir à l'instant, cette dernière distinction est très importante pour concevoir la conscience.

Ceci dit, nous trouvons dans le phénomène appelé conscience:

- 1° La sensation (désintégration et réintégration cellulaire);
- 2° L'élaboration psychique (association de sensations);
- 3° La connaissance du moi, qui n'est autre qu'une élaboration psychique sans cesse agissante, venant s'ajouter à la première.